

www.e-rara.ch

Oeuvres Posthumes De Frédéric II, Roi De Prusse

Friedrich

[Basel], 1789

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: UBH Ah II 24-35

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-88944>

[Lettre CCXXXI - CCXXXVIII]

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

pas, et comme avant vous je suis venu au monde, je prétends en sortir avant vous, vous assurant que tant que je serai en vie je ferai des vœux pour votre contentement. 1782.

Sur ce etc.

LETTRE CCXXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 13 décembre.

SIRE,

J'AI prié M. le Baron de Goltz de faire à V. M. mes très-humbles excuses, si je n'avais pas l'honneur de répondre plutôt à la charmante lettre que j'ai reçue d'elle en date du 30 Octobre dernier. Ces excuses, Sire, ne sont, malheureusement pour moi, que trop légitimes. J'ai cruellement souffert de ma maudite vessie durant une assez grande partie du mois de Novembre; je ne ferai point à V. M. l'ennuyeux détail de mes douleurs, il me suffira de lui dire qu'elles sont fort diminuées, et que je profite du premier moment où elles me permettent d'écrire, pour renouveler à V. M. l'hommage de ma respectueuse reconnaissance et de tous les autres sentimens que je lui dois à tant de titres, et que je lui ai voués depuis si long-temps. Les réflexions de V. M. sur toutes les misères auxquelles la nature humaine est sujette, et sur le contraste de ces misères avec notre pitoyable et ridicule vanité, sont bien dignes d'un Roi

1782.

philosophe, qui plane d'en-haut sur toutes les sottises de notre espèce, et mériteraient d'être signés, *Mar. Aurèle - Frédéric*. Je plains pourtant V. M. si elle commence, comme elle le prétend, à perdre la mémoire; il y a long-temps que j'ai commencé à la perdre aussi; mais la mémoire est plus indispensable à un prince qu'à un pauvre individu obscur et isolé. Puisse la nature, Sire, vous la conserver, et pour vous, et pour tant d'êtres à qui vous êtes nécessaire, et puisse-t-elle en même temps vous épargner ces douleurs de goutte, que je voudrais pouvoir vous épargner moi-même, fût-ce aux dépens de ma vieillesse!

Je suis ravi que V. M. ait jugé M. le Marquis d'Eterno tel que j'avais eu l'honneur de le lui annoncer. J'ai tout lieu de croire qu'elle se confirmera dans ce jugement, à mesure qu'elle le connaîtra davantage, et qu'elle le trouvera comme il est, sage, instruit, honnête et modeste.

J'ignore à qui est la faute du mauvais succès de nos batteries flottantes; j'ignore aussi par quelle fatalité cinquante vaisseaux tant français qu'espagnols, en ont laissé passer et repasser, sans coup férir, trente-quatre anglais deux ou trois fois à leur barbe; mais je fais que ce maudit siège de Gibraltar, si ridiculement entrepris, et plus ridiculement prolongé, a été la principale cause de nos malheurs ou de nos sottises, a prolongé la guerre de deux ou trois ans, et retardé d'autant la paix avantageuse que nous aurions pu faire. Enfin, grâce à Dieu, et selon même toute apparence, on nous fait espérer cette paix, on la dit même arrêtée et conclue. Que le destin en soit loué; pourvu que la grande Catherine et le César Joseph ne suscitent

fulcitant pas une nouvelle guerre par l'invasion de la Turquie! Puiffe, fur-tout, Sire, cet aveugle deftin ne vous pas engager dans cette guerre nouvelle, inutile à votre gloire, et funefte à votre fanté et à votre repos! Nous avons lu avec édification dans les nouvelles publiques la déclaration de V. M. au clergé catholique de Siléfie, le *Te-Deum* que l'Eglife romaine a fait chanter pour remercier Dieu d'avoir trouvé en vous un protecteur, et l'émigration d'une volée de religieufes autrichiennes, qui font venues vous demander afyle. Affurément quand V. M. a recommandé la tolérance aux fouverains, on peut bien dire qu'elle leur a prêché d'exemple, fur-tout et plus que jamais dans cette conjoncture. Mais l'Eglife romaine n'en fera pas moins perfécutrice et intolérante, quand elle pourra l'être. Voilà nos prêtres qui viennent de préfenter une requête au Roi contre les fouscripteurs de la nouvelle édition qu'on prépare de Voltaire; cette requête eft bien adreffée, car le Roi eft un des fouscripteurs. On ne fait fi l'on doit rire, ou être indigné de cette plate fottife.

L'ouvrage de l'abbé Raynal, fût-il auffi bon qu'il peut l'être, fur la révocation de l'Edit de Nantes, viendra trop tard pour la France. Elle ne recouvrerait pas, quand elle le voudrait, tout ce qu'elle a perdu par cette abfurde et funefte révocation; je crains bien même que cet ouvrage ne lui épargne pas de nouvelles fottifes en ce genre, fi l'occasion fe présente d'en faire quelques-unes; car corrige-t-on les hommes, et fur-tout les nations, avec des livres?

Je crois bien, Sire, qu'on fait chez vous des ban-

1782: queroutes, comme ailleurs; mais on n'en fait pas d'aussi monstrueuses, d'aussi atroces, d'aussi impudentes, d'aussi scandaleuses, que celle du Prince, qu'on n'appelle plus ici Rohan-Guémené, mais **.***. Je le répète, Sire, toute la France crie qu'il aurait été puni chez vous exemplairement; il ne l'est ici que par la perte de ses places, qu'il était impossible de lui laisser. Mille familles peut-être font à l'aumône par cette banqueroute, qu'on fait monter à près de 40 millions, tant en France qu'en pays étranger; elles crient en vain. Le crédit du ** et des siens est plus fort que leurs cris.

Nous allons, Sire, entrer dans une nouvelle année, qui est la quarante-troisième de votre glorieux règne, et la trente-septième des bontés dont V. M. m'honore. Puissent vos sujets, Sire, conserver encore quarante années un pareil monarque, et puissent vos bontés me consoler encore, non pas quarante ans, mais jusqu'à la fin de ma vie! Puissiez-vous jouir encore long-temps de la gloire que vous avez acquise, et du repos que vous avez si bien acheté!

Je suis avec la plus tendre vénération, etc.

P. S. Un homme de lettres estimable, M. de Villars me prie de présenter à V. M. cette lettre, et le prospectus d'un journal qu'il se propose d'imprimer, Sire, dans vos Etats à Neuchâtel; il demande la protection de V. M., et tâchera de s'en rendre digne.

LETTRE CCXXXII.

D U R O I.

Le 30 décembre.

Vous me faites un grand plaisir de m'apprendre vous-même la nouvelle de votre convalescence. C'est le plus fâcheux don que la nature ait pu faire aux hommes que de former une carrière dans leurs intestins. De tous les maux que nous sommes condamnés à souffrir, ceux de la pierre sont les plus violens et exigent le plus de compassion, sur-tout quand des gens de mérite comme Anaxagoras, en sont affligés. Pour moi, je m'attends dans peu à quelque cadeau de la part de Madame la Goutte, qui n'est pas non plus une aimable commère. Oh, mon cher d'Alembert, autrefois nos lettres ne parlaient ni d'infirmités, ni des progrès de la caducité; à présent chaque jour nous arrache quelque chose de notre existence. Cela me fait souvenir de ce mot célèbre d'une Spartiate à laquelle on apprit que son fils avait été tué à la bataille de Leuctres: *Je ne l'avais pas mis au monde pour être immortel.* 1782.

Si vos amiraux et les Espagnols font la guerre, c'est en veillant à la conservation de leur monde, et ils font fort bien, parce que la paix va se conclure. L'idée des batteries flottantes était assurément très-hétérodoxe et ne pouvait réussir. Les hommes les plus déterminés peuvent entreprendre des choses difficiles, mais les impossibles ils les abandonnent aux fous. On menace sans doute l'orient d'une nouvelle

1782. guerre. On veut placer le derrière du marmot Constantin sur le sofa de Mustapha, et l'on dit que le César Joseph veut partager les dépouilles: les houis du sérail feront bien pour lui. Voilà au moins ce qu'annoncent les bulletins de Vienne.

L'abbé Raynal écrit sur la révocation de l'édit de Nantes, et quand l'ouvrage sera imprimé, il l'enverra à Louis XIV par le premier courrier qui partira pour les champs élysées. Pour moi, je me suis prescrit la règle d'imiter toutes bonnes actions anciennes et modernes, et de n'imiter jamais les mauvaises. Je laisse chacun adorer Dieu comme il le juge à propos, et je crois que chacun a le droit de prendre le chemin qu'il préfère pour aller dans le pays inconnu du paradis ou de l'enfer; je me contente de la liberté de suivre de même l'impulsion de la raison et de ma façon de penser, et pourvu que par de justes entraves on empêche les moines de troubler la société, il faut les tolérer, parce que le peuple les veut.

Ce M. de Villars, qui n'est pas le maréchal de Villars, peut faire imprimer ce qu'il lui plaît à Neuchâtel, pourvu qu'il ménage les puissans et ne choque point les grands de la terre, gens chatouilleux sur les prérogatives de leur infaillibilité et sur leurs dignités. Vous savez que les prêtres les appellent les images de Dieu sur terre; ces fous le croient de bonne foi, et les folliculaires sont dans la nécessité de les respecter en ménageant leur délicatesse infinie avec la plus scrupuleuse attention. Si l'image de Dieu de Versailles défend la publication des œuvres de Voltaire, les libraires suisses, hollandais et allemands gagneront à l'im-

pression ce que des libraires français auraient pu profiter, et vos prêtres, quoi qu'ils fassent, ne ressusciteront pas à la fin du XVIII^{ème} siècle la bienheureuse stupidité des siècles X et XI^{ème}. Les gens qui pensent et qui combinent des idées, sont très-désabusés de fables. La Sorbonne défend les brèches faites au corps de la place de la stupidité et elle se contente que la masse imbécille du peuple la suppose invulnérable. Je vous souhaite la bonne année; sur-tout n'ayez plus de colique néphrétique, et suspendez votre voyage jusqu'à mon départ. Sur ce etc.

L E T T R E C C X X X I I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris, ce 16 février.

S I R E ,

MA santé n'est depuis plus de trois mois qu'une alternative continuelle de souffrances plus ou moins longues, mais toujours très-vives, et de quelques jours de repos. Je profite, Sire, avec ardeur d'un de ces derniers momens pour mettre aux pieds de V. M. les sentimens que je lui dois à tant de titres, et sur-tout pour lui témoigner ma vive reconnaissance des lettres si consolantes qu'elle a la bonté de m'écrire. C'est le meilleur baume que je puisse mettre sur mes douleurs, et le seul adoucissement à ma triste existence. La douleur d'une part, et de l'autre l'affaïssement et l'abattement qui la suit, ne me permettent plus de prendre intérêt à rien, qu'au bonheur de V. M.,

— à la conservation, et aux bonnes nouvelles que M.
 1783. le baron de Goltz me donne de sa santé. Puissé-je
 enfin, quoique je ne m'en flatte guère, faire la paix
 avec ma vessie, comme nous venons de la faire avec
 l'Angleterre, qui en avait, je crois, autant de besoin
 que nous pour le moins. Nous voilà donc en paix,
 jusqu'à ce que quelque sottise politique, de quelque
 part qu'elle vienne, ramène la discorde. Les Espagnols
 doivent être bien heureux de recouvrer Mahon et les
 deux Florides, après la manière ridicule et plate dont
 ils se sont comportés. Leur ineptie en tout genre ne les
 empêche pas de donner la loi partout jusques sur notre
 théâtre français, où l'Ambassadeur d'Espagne empêche
 dans ce moment de jouer une tragédie qui a pour sujet
la mort de Don Carlos. Vous n'auriez pas cru, Sire, qu'il
 dût un jour être défendu de peindre sur le théâtre de
 France le plus cruel et le plus abominable ennemi des
 Français, l'exécrable Philippe II; mais cette persé-
 cution qu'éprouvent les lettres est la suite de l'horrible
 inquisition à laquelle on les a soumises. Par bonheur
 ou par malheur pour moi, ma vessie, qui est aujour-
 d'hui mon premier intérêt, m'empêche d'être indigné
 ni même affligé de toutes ces vexations qui ne vont
 pas jusqu'à moi, quoique j'aye dans mes porte-feuilles
 bien des rapsodies à donner, quand il plaira à Dieu
 de me faire pisser sans douleur.

On nous menace toujours de troubles du côté de
 la Turquie. Puissent ces troubles, Sire, ne pas venir
 jusqu'à nous! Puissent-ils aussi, ce qui est malheu-
 reusement plus difficile encore, ne pas vous intéresser
 assez pour troubler la paix dont vous jouissez avec
 tant de gloire.

Nous attendons avec impatience la nouvelle édition de Voltaire, qui paraîtra, à ce qu'on assure, dans le courant de cette année, s'il plaît à nos Argus fanatiques de la laisser entrer en France. Leur ineptie, comme le dit très-bien V. M., fera gagner aux Allemands et aux Hollandais l'argent que la France perdra de gaieté de cœur. C'est son affaire, et bien peu la mienne.

1783.

V. M. a bien raison sur la plate astuce des prêtres, qui en criant et en faisant semblant de croire que les princes sont sur la terre les images de la Divinité, veulent persuader aux souverains imbécilles que l'Eglise est la sauve-garde de leur trône et de leur couronne. Hélas ! Ils ne crient aux oreilles des rois que *la royauté vient de Dieu*, qu'afin de se soumettre plus habilement et plus facilement les rois mêmes ; leur petit syllogisme ou sophisme sera bientôt fait. *Vous tenez*, diront-ils aux rois, *votre puissance de Dieu ; il pourra donc vous l'ôter quand il lui plaira ; or c'est nous, Ministres du Dieu vivant, qui annonçons sur la terre ses volontés. C'est donc de nous que votre pouvoir dépend.* Tel a été le raisonnement des Grégoire VII et des Innocent IX ; et tel sera toujours l'argument de la cohorte sacerdotale, quand les rois et les fots peuples voudront bien l'écouter. J'ai été aussi affligé qu'indigné de l'incroyable démente et sottise de l'auteur du *système de la nature*, qui bien loin de montrer les prêtres pour ce qu'ils sont, les véritables, les seuls, les plus redoutables ennemis des princes, les représente au contraire comme les appuis et les *alliés* de la royauté. Jamais peut-être la philosophie n'a dit une absurdité plus bête, ni une fausseté plus notoire, quoiqu'elle ait été en bien d'autres occasions

1783. menteuse et absurde. Si je l'avais osé, j'aurais réfuté par écrit, avec toute la force dont je suis capable, cette bêtise si préjudiciable aux rois et aux philosophes. Mais les prêtres auraient trouvé moyen de faire supprimer mes réflexions ; tant ils ont en France de crédit, malgré tout le mal qu'ils y font, et toutes les impertinences qu'ils y débitent.

Je lis actuellement une traduction d'Euripide, faite par un membre de l'académie de Berlin ; cet ouvrage me paraît estimable ; on m'a dit que V. M. en pensait de même, et je me félicite d'être de son avis.

Je suis avec la plus tendre vénération etc.

LET TRE CCXXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 28 avril.

SIRE,

JE suis presque honteux d'entretenir sans cesse V. M. de mon malheureux état, et il y a long-temps que j'aurais gardé le silence sur ce triste objet, si l'intérêt que votre bonté veut bien y prendre, ne me faisait un devoir de l'en instruire. Je veux au moins abrégier ce détail, en me bornant à dire à V. M. que cet état est toujours à-peu-près le même ; douleurs périodiques et vives, relâchement ensuite, quoique toujours avec souffrance ; très-peu de sommeil en tout temps, abattement et faiblesse presque continuelle. Les lettres seules dont V. M. veut bien m'honorer me procurent quelque consolation ; et j'ai reçu avec la plus

tendre reconnaissance le nouvel adoucissement qu'elle a bien voulu apporter à mes maux, en chargeant M. le Chevalier de Goffeins, secrétaire d'ambassade de France, de venir à son arrivée à Paris savoir de mes nouvelles, et en instruire V. M. Il s'est acquitté, Sire, avec zèle et avec empressement de cette commission, si flatteuse et si douce pour moi; il a même eu la bonté de venir plusieurs fois, et j'ai eu de mon côté le plaisir si cher à mon cœur, de lui parler beaucoup plus de V. M. que de moi. J'ai vu avec la plus douce et la plus tendre satisfaction tous les sentimens de respect, d'admiration, et de reconnaissance dont M. le Chevalier de Goffeins est pénétré pour V. M.; j'ai appris avec moins d'étonnement que de plaisir tout ce qu'elle fait pour le bien de ses peuples; et j'en ai vu encore l'intéressant détail dans un mémoire lu dernièrement par M. de Hertzberg à l'académie de Berlin. J'ai lu ce détail à toute la société d'amis qui se rassemble auprès de ma souffrante personne, et je les ai renvoyés pénétrés de vénération pour un prince si précieux à ses sujets, et si digne de servir en tout de modèle aux autres monarques.

La philosophie si consolante et si douce dont V. M. veut bien remplir les lettres dont elle m'honore, est encore, Sire, un soulagement pour moi. Mais cette philosophie n'a guère d'armes et de ressource contre les maux physiques, que la patience, qui ne les guérit pas.

Voilà donc la paix faite; Dieu venille qu'elle dure long-temps! Car outre que la guerre est un grand mal, ni nous ni nos ennemis ne savons la faire. On nous menace toujours qu'elle va bientôt renaître dans

— le nord et en Turquie. L'Europe n'a pas besoin de ce
 1783. nouveau fléau, et je désire bien vivement qu'il épargne V. M., à qui il ne faut plus que du repos, et la jouissance paisible de toute sa gloire.

On travaille toujours très-ardemment à la nouvelle édition de Voltaire, qui se fait à Kehl; elle sera magnifique, et de plusieurs volumes plus riche que les précédentes. Elle paraîtra, dit-on, dans une année au plus tard, et peut-être plutôt. Je fais aussi qu'il paraît une histoire de la Bastille de Linguet, qui ne fait que mentir impudemment, et qui par conséquent pourrait bien encore ne pas dire vrai, même lorsqu'il a si beau jeu pour ne dire que ce qui est. Je connais l'ouvrage sur les lettres de cachet; il serait meilleur, si l'auteur, qui n'est pas Linguet, y avait moins prodigué les lieux communs et les déclamations.

Le César Joseph continue, ce me semble, à traiter rigoureusement la cohorte sacerdotale. Il est bien sûr que cet exemple ne sera pas suivi en France, où les prêtres, quoique haïs et méprisés par le gouvernement, conservent cependant un grand crédit, parce qu'on a la simplicité de les craindre, comme s'ils pouvaient avoir d'autre force que celle que le gouvernement leur donne. V. M. a bien raison; l'erreur et la sottise sont faites pour l'espèce humaine, et il faut se résoudre à l'y laisser croupir, puisqu'elle veut et qu'elle fait tant de mal à ceux qui voudraient l'en tirer.

Je crois avoir déjà eu l'honneur de dire à V. M., que j'ai lu avec le même plaisir qu'elle la traduction d'Euripide de M. Prevôt, qui est un homme de beaucoup de mérite, et plein de connaissances en plusieurs genres. Je ne connais point la traduction de l'Histoire

Auguste de M. Moulines, et j'écris à Berlin pour me la procurer. Car cette histoire est très-intéressante.

1783.

Comme il est aujourd'hui aussi décidé qu'il le peut être en médecine, que mon mal n'est point la pierre, je ne puis, ni ne dois faire usage des remèdes qui se prétendent propres à cette maladie. La mienne est très-difficile à définir, et plus encore à guérir. Il y faudrait des remèdes contraires, car il y a à la fois relâchement et spasme. Les docteurs y perdent leur latin, et moi l'espérance.

Je suis, malgré tous mes maux, avec la vénération la plus tendre etc.

L E T T R E C C X X X V.

D U R O I.

Le 18 mai.

M. de Seran m'a remis votre lettre dans un temps où j'étais trop occupé pour m'entretenir long-temps avec vous. J'ai appris avec peine ce qu'il m'a rapporté à l'égard de votre santé. Il prétend que vous avez des hémorragies dans un endroit où il ne devrait pas couler du sang. Cela me confirme dans le jugement que j'avais porté de votre mal et que je vous ai communiqué par ma dernière lettre. Les hémorroïdes sont une maladie très-commune dans ce pays-ci; et cet accident dont on dit que vous souffrez, il y a plusieurs personnes ici qui en sont atteintes; cependant on parvient à les guérir. Si cela peut vous faire plaisir, je vous enverrai des recettes, non de moi, mais de ce que nous avons de mieux en fait de médecins. Sur ce etc.

L E T T R E C C X X X V I.

D U R O I.

Le 22 juillet.

1783. **I**L est très-fâcheux de se trouver assujetti à la fêrule des médecins et de se rendre l'esclave de leurs idées fantasques. Pour éviter ce joug, il faut se donner la connaissance de leur art; qui fait les contrôler, ne devient pas le jouet de leur ignorance. Vous savez que de tout temps j'ai été le très-humble admirateur de la nation française; néanmoins quelque prévenu que je sois en sa faveur, j'ose soupçonner votre avorton d'Hippocrate de se déterminer avec légèreté ou avec ignorance pour les remèdes qu'il vous prescrit. Il s'est mépris dans son jugement; il a confondu des maladies entièrement différentes par leurs symptômes. La gravelle diffère autant des hémorroïdes que les autruches des pigeons. J'admire l'indulgence avec laquelle vous continuez à confier votre santé et votre vie aux mains de ce charlatan. Veuille le Ciel que vous n'en deveniez pas la victime!

Dans nos climats septentrionaux les hémorroïdes sont très-communes, et nos médecins ont à fond étudié cette maladie. Si vous étiez tombé entre les mains d'un docteur plus habile, vous eussiez été guéri en moins de trois mois; non que ce mal puisse être entièrement déraciné, mais on aurait dirigé le cours du sang dont la nature veut se dégager, par le canal usité où les veines hémorroïdales aboutissent.

Nos médecins qui commencent à devenir circonspects depuis qu'on s'est moqué d'eux à différentes reprises, ne vous proposeraient aucun remède, à moins qu'ils n'eussent un détail exact de vos maux et de leurs symptômes: s'ils agissaient autrement, ils mettraient leur réputation au hasard, de sorte qu'il leur faut le *status morbi* du patient, pour opiner de quelles drogues ils l'empoisonneront.

1783.

Ceci vous touche de bien plus près que les nouveaux troubles qui s'élèvent en orient, et dont Dieu fait quelle sera l'issue. Depuis l'abdication de Charles Quint, nous avons vu la Reine Christine l'imiter, Victor Amédée a suivi cet illustre exemple, Schach Geray veut partager cette même gloire avec eux. Vous conviendrez par conséquent qu'il est des souverains détrompés des grandeurs de ce monde, philosophes sans le savoir. Si jamais il me vient en tête d'imiter Denys de Syracuse, je me sens trop ignorant pour me faire comme lui maître d'école; je me bornerai à devenir souffleur dans quelque troupe de comédiens; il en fera ce qu'il plaira au Ciel, je n'en ferai pas moins de vœux pour votre conservation.

Sur ce etc.

LETTRE CCXXXVII.

DU ROI.

Le 30 septembre.

1783. **L**E Baron d'Echerny, que je ne connais point et qui a été bourguemaitre de Neuchâtel à quarante écus par an, avec caractère de Ministre d'Etat de la principauté, m'a fait remettre votre lettre. Je suis fort fâché qu'il vous ait laissé malade et souffrant. Peut-être la nature veut-elle sur la fin de nos jours nous dégouter de la vie, pour nous faire sortir de ce monde avec moins de regret. Je suis toutefois touché d'apprendre vos souffrances, et je voudrais que vous vous fussiez servi des remèdes de nos Esculapes germains, accoutumés à traiter la maladie dont vous souffrez, et dont presque tout le monde est atteint chez nous.

Si par *lacunes de la philosophie* on entend toutes les matières que l'esprit humain n'a pu approfondir et sur lesquelles l'esprit systématique s'est exercé, on fournira sur ce sujet un livre volumineux au double de l'encyclopédie. Il me semble que l'homme est plutôt fait pour agir que pour connaître : les principes des choses se dérobent à nos plus persévérantes recherches. Nous passons la moitié de notre vie à nous détromper des erreurs de nos aïeux ; mais nous laissons en même-temps la vérité au fond de son puits, dont la postérité ne la tirera pas, quelques efforts qu'elle fasse. Jouissons donc sagement des petits avantages qui nous

font échus, et souvenons-nous qu'apprendre à con-
 naître, est souvent apprendre à douter. Mais je ne 1783.
 m'aperçois pas que ma lettre s'adresse à un des
 plus grands philosophes de notre siècle, qui a scruté
 tous les secrets de la nature, et qu'un ignorant de
 mon acabit devrait s'enconcer vis-à-vis de lui avec
 plus de retenue. Vous voyez, mon cher d'Alem-
 bert, combien le caractère de souverain rend ceux
 qui le portent impertinens et avantageux. Philippe
 de Macédoine aurait été plus sage, il n'aurait point
 endoctriné Socrate, s'il avait été son contemporain,
 il se ferait instruit dans la conversation de ce phi-
 losophe. J'en veux faire autant, je me borne à vous
 entendre, à vous lire, et je me renfermerai dans
 la modestie qui convient à mon ignorance. Je me
 contente de faire mille vœux pour votre conserva-
 tion. Sur ce etc.

L E T T R E C C X X X V I I I.

D U R O I.

Sans date.

JE ne fais par quel hasard les détails des jugemens
 de ce pays-ci se sont répandus dans les pays étran-
 gers. Les lois sont faites pour protéger les faibles
 contre l'oppression des puissans; elles seraient ob-
 servées par tout, si l'on surveillait attentivement ceux
 qui en sont les organes et les exécuteurs. Vous avez
 des discours admirables de vos présidens aux ren-
 trées du parlement, qui font voir que ces juges

1783.

habiles tâchaient de prémunir les conseillers contre toutes les faiblesses et les vices de l'humanité qui pouvaient les induire à prévariquer; mais il ne suffit pas toujours d'avertir, il faut quelquefois des exemples de sévérité, pour contenir un si grand nombre de conseillers dans leur devoir. Les souverains sont originairement les juges de l'Etat; la multitude d'affaires les a obligés de se décharger de cet emploi sur des personnes auxquelles ils confient la partie de la législation; toutefois ils ne doivent pas négliger cette partie de l'administration jusqu'à tolérer qu'on abuse de leur nom et de leur autorité pour commettre des injustices. Voilà la raison qui m'oblige à surveiller ceux qui sont chargés de rendre la justice, parce qu'un juge inique est pire qu'un voleur de grands chemins. Assurer leurs possessions à tous les citoyens, et les rendre heureux autant que le compromet la nature humaine, sont les devoirs de tous ceux qui se trouvent à la tête des sociétés; et je tâche de les remplir de mon mieux; sans cela à quoi me servirait d'avoir lu Platon, Aristote, les lois de Lycurgue et celles de Solon? Pratiquer les bonnes leçons des philosophes, c'est la véritable philosophie; vous en donnerez aux siècles futurs, et vos leçons, qui germeront dans les têtes de la postérité, formeront à leur tour des hommes qui tâcheront d'être les bienfaiteurs de leurs semblables. Sur ce etc.

FIN de la Correspondance du Roi avec d'Alembert.

a
e
e
e
i
-
n
s
nt
e-
es
x;
il-
ra-
h
es
es
es
a-

